

Québec français



Des génies en herbe

Aurélien Boivin

Number 63, October 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45559ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

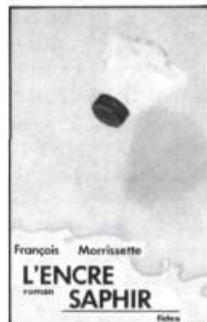
[Explore this journal](#)

Cite this article

Boivin, A. (1986). Des génies en herbe. *Québec français*, (63), 19–20.

LES PRIVILÈGES DE LA LECTURE

Des génies en herbe



Je suis plutôt cassé...

Le vocabulaire qui sert à rendre la notion de « posséder de l'argent » comme celle de « ne pas en avoir » ou de « ne plus en avoir » est également très imagé et très productif. Quelqu'un qui a des biens est *riche, argenté, en moyen*; on dit aussi qu'il *en a de collé*, qu'il *a du foin*, qu'il *a la galette*, etc. S'il n'en a pas, c'est un *quêteux*, ou un *quêteux à cheval* s'il vit au-dessus de ses moyens! Enfin, les mots pour décrire la situation d'une personne qui a perdu son avoir sont particulièrement concrets: *être dans le chemin, dans la dèche, sur la paille, fauché, cassé, lavé*, etc.

On connaissait la richesse du champ lexical de l'argent en français de France. Or ces quelques exemples nous permettent de découvrir que le français québécois, dans ce domaine, est tout aussi bien pourvu. Dans le registre familier ou populaire notamment, ce dernier innove plus qu'il n'emprunte. Ceci n'empêche pas l'existence d'une certaine analogie dans le choix des métaphores qui, tout en faisant appel à des mots différents, relèvent du même ordre d'idées. Ainsi, s'enrichir par des moyens souvent illicites se dit au Québec *se graisser* et en France *faire son beurre*. De même, les termes français *blé, oseille* et *paille* sont à rapprocher de *foin*.

QUESTIONNAIRE

Pourriez-vous enrichir notre répertoire de mots ou expressions servant à exprimer la notion d'« argent » ou celle de « faire de l'argent »?

Adresse: Enquête TLFO
Langues et linguistique
Faculté des Lettres
Université Laval
Québec, G1K 7P4

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, il y a peu de prix littéraires au Québec. C'est pourquoi il faut louer les efforts du Salon international du livre de Québec, des Éditions Fides et du Secrétariat à la Jeunesse du Québec qui ont lancé en 1985, dans le cadre de l'Année internationale de la Jeunesse, le *Concours pour jeunes auteurs* afin de découvrir de jeunes talents prometteurs dans le domaine de l'écriture romanesque. Le jury, présidé par Pierre Bourgault, a couronné trois lauréats: dans la catégorie « Littérature de jeunesse », Luc Ainsly, étudiant en littérature à l'Université du Québec à Chicoutimi, remporte le **prix Paul-André Martin** pour son roman intitulé *Kadel*¹; dans la catégorie « Innovation littéraire », François Morissette, étudiant en littérature à l'Université de Montréal, mérite le **prix Radio-Québec** pour son roman, *L'Encre Saphir*²; enfin, dans la catégorie « Roman », Lorraine Lemay, étudiante en lettres au Collège de Rosemont, reçoit le **prix du Lieu-**

tenant-gouverneur pour son roman *l'Enfant aux yeux pâles maquillés de noir*³. Devant la qualité des manuscrits reçus (près d'une cinquantaine), les trois organismes ont décidé de rendre permanent ce concours offert aux 16-20 ans, en y ajoutant une quatrième catégorie, « Récit-témoignage ». Les manuscrits devront être expédiés avant le 31 décembre de chaque année. Le gagnant de chaque catégorie mérite une bourse de 500\$ et reçoit l'assurance de voir publier son œuvre par les Éditions Fides.

Voilà certes une initiative heureuse qui mérite d'être encouragée car les jeunes écrivains québécois, s'ils manquent d'encadrement et d'encouragement, ont souvent toutes les peines du monde à trouver un éditeur attentif. Pourtant, quelques-unes de ces œuvres sont d'une grande qualité, comme en témoignent les trois romans primés en 1986 par le *Concours pour jeunes auteurs*.

Kadel ou la finesse du récit fantastique

Le roman de Luc Ainsly s'apparente à la *fantasy* et me semble une belle réussite. Ce jeune auteur fait preuve de beaucoup de talent et d'une étonnante maîtrise de l'écriture, sans parler de son imagination créatrice. Depuis l'accession au trône du roi Éderan, dans le Royaume de Parador, la forêt de Cournaden est interdite aux Kadéliens car elle est, dit-on, habitée par un esprit mauvais, gardien des trésors et des secrets (associés à la magie) des Stellaires, peuple disparu depuis longtemps de la civilisation et dont personne ne se souvient. Les téméraires qui se sont aventurés dans ce lieu maudit ne sont jamais revenus, d'où la

décision du roi de faire ériger une haute palissade pour en interdire l'accès.

Mais, une nuit, Ambar, héritier présenti du trône de son oncle, brave l'interdit et pénètre dans la forêt dans l'espoir de découvrir la ville de Damnos, dernier bastion des Stellaires, ces ancêtres venus de l'espace infini, et, surtout, de ramener en Parador cette épée magique qui permettra aux Kadéliens de renouer avec les secrets et la magie du peuple disparu dont parlent les livres anciens. Il est toutefois surpris par Agaël, garde du Conseil du Roi, qui tente de le ramener à l'extérieur du lieu interdit. Efforts vains car les deux hommes sont faits prisonniers par les Volgoriens, peuple ennemi des Kadéliens, occupant depuis des générations le sous-sol de la forêt de Cournaden. Après une série de difficultés et d'épreuves soigneusement et habilement

nouées à l'intrigue principale, la quête de l'épée magique, les deux héros s'échappent du monde des ténèbres et parviennent à Damnos, en se laissant dériver dans une embarcation de fortune sur les flots déchainés de l'Andev, une rivière souterraine, où se produit le coup de théâtre final.

Ce roman fantastique, outre qu'il est bien écrit, — Luc Ainsly maîtrise parfaitement la langue française et possède l'art du dialogue, toujours naturel chez

lui, — maintient l'intérêt du lecteur jusqu'à la fin. Le jeune auteur fait preuve d'une grande cohérence dans la liaison des divers épisodes. Le roman repose sur la rivalité entre deux peuples qui luttent pour s'approprier l'épée magique dotée de pouvoirs extraordinaires : les Kadéliens, qui vivent à la lumière, à la surface de la terre, dans le Royaume de Parador, et les Volgoriens, venus de l'espace eux aussi mais obligés, pour (sur)vivre, de s'adapter au monde sou-

terrain et aux ténèbres, souffrant ainsi d'amnésie (provoquée par l'absorption d'une herbe, l'aès) et du syndrome des profondeurs. Une telle opposition rappelle *Compagnon du Soleil* de Monique Corriveau, un roman d'anticipation en trois tomes dans lequel Oakim, le héros, issu de la caste privilégiée d'Ixanor, ne voit jamais la nuit, contrairement à son ami Nam, compagnon de la Lune noire, condamné, de par son origine obscure, à ne jamais voir le jour, donc le Soleil.

L'Encre Saphir ou le triomphe de l'écriture moderne

Le roman de François Morissette se révèle tout un exercice de style, bien réussi cependant, où s'entremêlent les narrateurs à la première et à la troisième personne, car «Je est un autre», où s'entrecroisent des réflexions, des pages de journal, une intrigue d'amour, «ce qui est naturel dans le sens où j'écris un roman d'amour — dans ces pages qui racontent justement — curieusement — l'histoire de Jacob et de Saphir pour lesquels l'amour était...» (p. 12). Mais cette histoire d'amour, écrite selon les lois de la modernité, débouche sur l'incompréhension, le désespoir, le vide, l'absurde (p. 65), car il n'y a rien «à l'autre bout de la ville» (p. 65), dans le café où Jacob est enfin parvenu, épuisé, après avoir traversé la ville à pied et

bravé l'hiver, particulièrement rigoureux cette année-là. Les héros Jacob-je et Jacob-il, — qui ne font qu'un seul personnage, — veulent raconter leur (sa) vie pour la mieux vivre, pour mieux posséder leur (son) passé, pour l'oublier, depuis l'époque de l'enfance d'où émerge un professeur détesté, prend forme le rêve de supprimer le père encombrant et se précise l'image déjà formée de Saphir, Saphir-je et Saphir-elle, car l'histoire de Morissette est comme un miroir déformant : «Vous auriez l'impression de relire deux fois la même chose ? C'était parfaitement normal puisque le roman est construit de cette façon. Ces pages, comme un miroir, sont à l'image de votre vie. Votre vie est un miroir» (p. 109). L'amour, «c'est tout et rien. C'est tout quand on y pense, c'est rien quand on le vit. C'est la chose la plus banale qui puisse exister. Ça se décompose et c'est toujours pareil pour tout le monde.

L'amour c'est un miroir» (p. 110). Et il fait souvent mal (p. 114). Quand la femme part, à son tour, à la recherche de l'amour, à l'autre bout de la ville, elle aussi, le roman alors recommence et replonge dans le passé puisque Saphir, que le romancier a mise au monde, est désormais capable de se débrouiller seule. Et Jacob disparaît, s'évapore en fumée, lui qui n'a jamais existé, de toute façon» (p. 124).

Roman de quête et roman psychologique tout à la fois, l'œuvre de Morissette est parfois déroutante et laisse deviner à quelques endroits le plaisir du texte et de la théorie du texte. C'est pourquoi le lecteur non averti risque de se retrouver désemparé. Ce roman à l'intrigue ténue, enchevêtrée, difficile ne plaira sûrement pas aux amateurs de gros-best-sellers-américains-en-traduction qui inondent nos librairies et encombrant les rayons des bibliothèques.

L'Enfant aux yeux pâles maquillés de noir ou la « mise en abyme »

Le roman de Lorraine Lemay est une histoire d'écriture, comme on en rencontre beaucoup en littérature québécoise depuis une bonne dizaine d'années, une difficile histoire d'écriture. Louise, l'héroïne, rêve d'écrire un livre depuis qu'elle est toute petite et, malgré la désapprobation de son père, elle a promis, avec l'aide de son amie Christine, de réaliser son rêve en s'inscrivant dans un groupe qui a choisi d'écrire en un seul lieu, le Café, le seul endroit où il est possible d'écrire car c'est au Café que l'on reçoit les encouragements nécessaires à toute écriture. Mais Christine est morte de leucémie — est-ce bien la cause ? — avant la conclusion du livre. L'échéance de cinq ans approche et Louise, qui s'est réfugiée à la maison de la mer avec sa perruche, symbole de l'inspiration, de la créativité, ne parvient pas à écrire la conclusion, incapable qu'elle est de liquider son passé, son enfance surtout marquée par le refus d'encouragement du père, pourtant libraire, à l'égard de sa fille, cette «enfant aux yeux pâles maquillés de noir», à son grand étonnement, mais qui n'en

est pas moins promise à une mort affreuse si elle ne respecte pas son engagement avant la date fatidique.

Roman psychologique, *L'Enfant aux yeux pâles maquillés de noir* s'apparente aussi au récit fantastique moderne : réception de lettres anonymes dont Louise semble connaître le contenu sans avoir besoin de les lire mais qui ne la troublent pas moins ; obligation pour la jeune fille de respecter le pacte d'écriture depuis son adhésion à l'organisation du Café, qui n'hésite pas à forcer les écrivains à produire par l'injection obligatoire d'un poison mortel dans une fiole au liquide vert : «L'écrivain ne craint pas le Café. Il utilise le Café et est heureux de créer pour le Café, et son gouvernement. Il est heureux lorsqu'on lui injecte le poison dans les veines, de le combattre par la création de l'œuvre qui lui permettra de goûter chacune des fois à ce vert. Jusqu'à la mort...» (p. 86-87). Louise doit donc se plier aux exigences de ce Café et terminer le roman sinon, comme le lui a laissé entendre la lettre : «Tu auras la fièvre, ton poulx martèlera tes tempes. Tu crieras, gémiras, hurleras [...] Ce sera le syndrome infectieux qui débutera. S'ajoutera alors le syndrome

hémorragique [...] Tu ne pourras plus respirer [...]. Personne ne pourra t'aider. Personne ne pourra te toucher. La nausée, les vomissements, la diarrhée, la surinfection, le coma. Et moins de trois mois après le début du premier symptôme, ce sera la mort» (p. 85-86).

Le roman de Lorraine Lemay, comme celui de François Morissette, ne fera pas que des heureux. Voilà en effet deux œuvres difficiles d'accès pour les jeunes, à qui pourtant elles s'adressent d'abord, et qui devront, quoi qu'en pense l'auteur de *L'Encre Saphir*, se replier à une deuxième lecture. Le roman de Luc Ainsly, plus traditionnel, plus linéaire aussi, devrait assurément satisfaire les amateurs de *fantasy*. Mais les trois jeunes écrivains que révèle le concours sont désormais lancés : leurs débuts prometteurs laissent espérer d'autres belles réussites.

Aurélien BOIVIN

¹ *Kadel*. Roman, [Montréal], Fides, [1986], 155 p.

² *L'Encre Saphir*. Roman, [Montréal], Fides, [1986], 131 p.

³ *L'Enfant aux yeux pâles maquillés de noir*. Roman, [Montréal], Fides, [1986], 142 p.